

GIUSEPPE RENSI
SPINOZA



Spinoza

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Philosophie de l'absurde

GIUSEPPE RENSI

Spinoza

Traduit de l'italien et présenté par
MARIE-JOSÉ TRAMUTA



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

TITRE ORIGINAL

Spinoza

Le présent texte a paru pour la première fois en 1929, dans une édition établie par Angelo Fortunato Formiggini à Rome. La présente traduction s'appuie sur cette édition.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

PRÉFACE

*Personne ne semble s'aviser qu'il y
aurait lieu enfin d'unir les valeurs
politiques de la démocratie et les valeurs
existentielles de la vie individuelle.*

ROBERT MISRAHI ¹

POURQUOI Rensi aujourd'hui, et donc pourquoi proposer en traduction ce texte du philosophe véronais (1871-1941) qui remonte à 1929 (mais a été conçu quelques années plus tôt, dès 1926, au moment de la déclaration de la dictature fasciste)? Une partie de la réponse tient dans la décision éditoriale des éditions Adelphi qui ont entrepris depuis quelques années de republier l'ensemble de l'œuvre renسية. On peut dire que la sortie du purgatoire de l'œuvre de celui qu'un critique italien qualifiait de "poète maudit de la philosophie" remonte entre autres à la préface que Leonardo Sciascia lui avait consacrée à l'occasion de la publication posthume chez Adelphi des *Lettere spirituali* en 1987. Sciascia, lecteur "militant" et d'une grande acuité, fut à la base de la redécouverte du philosophe sceptique.

1. R. Misrahi, *Spinoza. Une philosophie de la joie*, Paris, Éditions Médicis-Entrelacs, 2003.

Dans la préface évoquée, l'écrivain sicilien se souvient de son professeur de philosophie qui, au cœur du fascisme, lui conseilla de lire le livre d'un philosophe qui avait écrit sur Spinoza en éclaircissant toute obscurité, un philosophe, ajoutait-il, qui avait été éloigné de l'enseignement universitaire. Il s'agissait de Giuseppe Rensi.

L'œuvre de Rensi se situe dans la lignée des grands penseurs que lui-même qualifiait de "authentiquement italiens", les Giordano Bruno, Tommaso Campanella, Giambattista Vico et autres Leopardi pour ne citer que ceux-là et qu'il résumait en ceci que "la raison n'existe pas. N'existe que *les raisons*". Et que Spinoza aurait énoncé en un "la raison ne préexiste pas à l'existence, pas à l'Être". En citant ces noms, j'entends indiquer que Rensi, pour corroborer les propos d'un critique, est un "philosophe de frontière, dont l'œuvre se situe entre la pure spéculation et la haute expression poétique", ajoutant que Rensi était "une des consciences tragiques de notre temps". En somme, si Leopardi, comme le pensait Rensi, est le plus grand philosophe italien, Rensi est un des plus grands poètes de la péninsule, ce qui, somme toute, n'avait pas échappé au Montale des *Os de seiche*, mais c'est une autre histoire.

Rensi publia son *Spinoza* en 1929 auprès d'un éditeur sur lequel il convient de dire quelques mots :

Angelo Fortunato Formigginì eut l'infortune ou le privilège de naître juif et esprit libre. Le matin du 29 mai 1938, cet éditeur dynamique et léger gravit les marches qui le menèrent en haut de la tour Ghirlandina de Modène où il était né et se jeta dans le vide au cri trois fois répété de "Italia". Il espérait ainsi combattre les immondes lois raciales qui venaient d'entrer en vigueur en Italie et réveiller les consciences. Il se trompait.

Dans son *Spinoza*, Rensi propose une lecture du penseur hollandais, il récuse toute approche historique mais se laisse néanmoins aller, par instants, comme des bribes qui lui échapperaient mais qui sont l'essence même de la pensée spinozienne, à des confidences qui garantissent la sympathie, au sens plein du terme, qui le porte vers Spinoza, "persécuté, maudit, serein et heureux."

Nous sommes alors en 1929. Un an plus tard, Rensi et son épouse se retrouvent dans les geôles fascistes ; pour les en faire sortir, ses filles et quelques fidèles publient l'annonce de son décès dans le *Corriere della Sera*. Afin d'éviter les blâmes transalpins, Mussolini s'empessa de libérer le philosophe, soucieux de ne pas en faire un martyr. Plus tard Rensi écrira dans la continuité d'un autre ouvrage *Interiora rerum* de 1924 qui en constitue les préliminaires, *La Philosophie de l'absurde* (1937) dont les éditions Allia ont proposé il y a quelques années

une traduction¹. Le ton n'est plus à la philosophie de la joie, fût-il du sceptique mais heureux et serein Spinoza, mais c'est celui de l'abattement et du désespoir, face à un monde, je cite "toujours plus obscur, torve, âpre, peu sûr, sans but et sans jugement, sans lueur"; or c'est ce sentiment tragique de la vie qui constitue le véritable mystère dont Rensi n'a cessé de rechercher le sens, fût-ce le non-sens².

M.-J. T.

1. G. Rensi, *La Philosophie de l'absurde*, précédé de *Giuseppe Rensi – Le Scepticisme* par Jean Grenier, suivi de *Giuseppe Rensi ou le miroir du nihilisme* par Nicola Emery, dans la belle traduction de Patrizia Farazzi et Michel Valensi, Paris, Éditions Allia, 1996.

2. Dans sa riche postface à *La Philosophie de l'absurde*, Nicola Emery ne fait qu'une vague allusion au *Spinoza* de Rensi et signale en note la référence de la première édition de 1929. C'est d'autant plus étonnant que ces deux œuvres se répondent et s'élaborent à peu près à la même époque, comme nous l'avons signalé. Plus tard, *Spinoza* fut réédité en Italie en 1942 puis en 1993. Nous avons privilégié l'édition de 1929, la dernière édition comportant un certain nombre d'oublis ou d'omissions. De même avons-nous parfois corrigé l'inexactitude des références spinoziennes reportées par Rensi.

Les passages cités de Spinoza sont tirés des *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1954, à l'exception du *Traité politique*, présenté, annoté et traduit par Bernard Pautrat, Paris, Allia, 2013 et du *Traité de l'amendement de l'intellect*, traduit par Bernard Pautrat, Paris, Allia, 2009.

Il faut se déprendre mentalement de tous les ouvrages de Spinoza dans lesquels il expose sa doctrine et se détacher de l'expression qu'elle assume afin de la repenser et de la revivre en soi dans sa ligne d'ensemble, et de se la représenter sous une forme figurative et presque plastique. Si l'on reparcourt en esprit les lignes du système spinozien, si l'on parvient à se le représenter de façon vivante et visible, ainsi qu'il advient pour la rose de Jéricho, qui laissée à elle-même se ratatine, se dessèche, devient squelettique mais s'épanouit en une merveilleuse floraison au contact de l'eau, si on laisse se développer et reflleurir ce système dans la fluidité d'un esprit agile, chaleureux et complice, et qu'on le contemple intérieurement ainsi épanoui et refleurir ; alors, d'un ensemble froid, réduit et abstrus de propositions à l'aspect mathématique, voilà qu'il jaillit en une vision sublime et enthousiasmante. Alors il se dresse devant vous telle une conception, non pas seulement philosophiquement fascinante, mais poétiquement grandiose. Alors on comprend de quel immense poème ces formules sont le revêtement et l'écorce. Alors l'on éprouve que cette philosophie, sous une forme si impassible et glacée, est d'une ivresse lyrique panique, comme celle qui parfois nous saisit et nous enveloppe, en nous donnant l'impression d'être devenu un avec la nature, dans les flots de la mer sous le soleil et le vent, ou au milieu des exhalaisons et des parfums d'une dense forêt alpine. Alors on a l'intuition qu'un grand poète pourrait la traduire en odes et un grand musicien en symphonies.

G. R.